

Rachel M. Cholz
Pipeline



ROMAN Seuil

PIPELINE

DE LA MÊME AUTEURE

No ou le pactole
récit poétique
La Lettre volée, 2022

RACHEL M. CHOLZ

PIPELINE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-155428-1

© Éditions du Seuil, avril 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Maud

C'est ici qu'on se rencontre la première fois avec Alix. Une nuit d'Yser.

Yser, c'est le quartier des putes, là où j'attends qu'on me serve un kebab. Les viandes tapinent derrière les vitres. Elles attendent toutes belles, remontées sur des aiguilles, qu'on les demande en sandwich entre deux feuilles de salade, une tomate et des carrés de feuille de chou.

Lui il est venu vers moi, tout sautillant les mains dans le vide, sa présence qui me tombe dessus, comme ça sur le trottoir quand il m'a dit *bonjour*. Je l'ai sentie. Ça a imbibé l'espace, comme un gaz. Son aura à lui c'était ça. C'était la puissance d'un gaz. Il s'est encore approché. J'ai rien vu. Il m'a demandé si je travaillais, c'est comme ça qu'on a fait connaissance. D'autres personnes attendent sur le côté, mais on ne voit que leurs silhouettes. Il y a aucun lampadaire. Juste des

PIPELINE

signalétiques et les corps qui s'enchaînent à ouvrir les cuisses. Ici c'est là que ça brille.

– Il fait noir dans le corps, tu trouves pas ? Hein, tu trouves pas ? Non tu ne peux pas me dire.

Il s'approche encore.

– Mais imagine alors maintenant, un corps qui a jamais vu la lumière, comment il va réagir ?

Ses yeux sont jaunes.

Comment il va réagir ? Comment il va réagir le corps la première fois qu'il arrive à la lumière ? Il se dévoile. Alors oui on y pense. C'est vrai, j'y repense, à cette arrivée à la lumière. À l'entaille qu'on a faite au mouton du cou jusqu'aux couilles, brusquement, en deux minutes au fond du jardin du voisin un soir de barbecue arrosé. La lune léchait ses boyaux avec une vivacité étincelante, la lumière s'est éteinte de l'œil et a jailli de l'intérieur. J'y repense et c'est vrai, lorsque le boyau sort du ventre, il est saillant, il se dévoile. Il ne l'avait jamais vue, la lumière. Il a une couleur neuve, toute fraîche. La couleur de la viande. Et il y a des corps qui sortiront jamais. Donc qui n'auront jamais de couleur n'est-ce pas ?

Je sais pas.

J'entends mon morceau de viande se retourner et se faire aplatir sur le gril, maintenant bien cramé, le jus vidé par la cuisson.

PIPELINE

Tant que l'on n'ouvre pas la bête, le rouge est noir
avant de sortir.

On est d'accord.

C'est de l'encre mise en lumière.

Car la couleur n'existe que par la lumière.

Donc mon corps est noir à l'intérieur.

Mais d'un noir qui n'a jamais vu le jour.

Il était très bavard.

Il demande :

– T'as déjà mangé de la boue ?

Non, mais j'ai déjà mangé de l'encre.

J'oublie la viande.

Nous partons. Et c'est là que ça commence.

Dans ma chambre. Je ne sais pas depuis combien de temps. J'approche ma main, je cherche, une bouteille, ma bouteille d'eau et ma boîte d'aspirine. Peut-être que si je me concentre je peux m'y retrouver. De la gueule de bois à la cuisine. Refroidir mes zygomatiques sur les dalles. Juste la cuisine. Après je trouverai le couloir. Le cerveau n'a pas son temps. Les secondes, elles se parent en minutes et me font tourner rond. Le temps s'étale, la tête vacille et le ventre crie son vide. Le mal de crâne s'éparpille sur le carrelage, les mains en avant. Je vomis. Je suis un champignon qui s'étend sur le carrelage à la recherche d'une autre particule. Je ne vois pas mes doigts, je me repère à l'odeur. Je cherche du papier, les manches pleines de bile. J'ai toujours pas changé les ampoules de la chambre et de la cuisine. Je prends du papier. J'essuie. Mon cerveau se recolle. J'apprends les contours, je peux maintenant marcher dans l'appartement sans me cogner aux

PIPELINE

bords de table. Je fouille avec mes mains, je cherche la paille. Je cherche la paille pour ventiler. Je cherche une autre ventilation. Ici il n'y a pas d'air, il n'y a pas d'air neuf. Je ferme les yeux.

Une voiture passe. Les phares strient la fenêtre.

Quelle heure est-il ? Pas de frigo pour manger. Manger sans frigo. Repenser sa propre tête, la tête pleine le frigo vide.

Plus rien dans l'appartement.

J'aspire, j'expire et je regarde.

J'ai siphonné du vide pendant quelques heures avec une paille trouvée en grattant le plancher. Je l'ai mâchée sur les bords pour récupérer ma propre salive. Dans la rue, un bruit de sandales et des gens qui gueulent.

Je l'ai recoupée fine quand elle se bouchait d'elle-même. Dans la rue, une alarme. J'aspire en dedans l'air et les poussières. Je vise bien haut pour cracher les morceaux. Dans la rue, le bruit d'une balle qui percute le mur. J'avale goulûment le trop-plein vide pour me faire un sifflet, puis pour remplir mon ventre d'air. Je pourrais ainsi voir mon estomac prendre vie. Cette pensée me passionne.

Je me remets dans les draps. Je chéris mon crâne comme un archange. J'attends un grand événement. Mais le dimanche soir à 21 heures, il n'y a plus rien en ville.

– Salut la timide.

Une dynamo s'allume. C'est Alix. Alix qui rit. Je me relève, j'éjecte la lueur qu'il me pointe dans l'œil, et je referme les yeux pour ne pas le voir tout de suite. Parce que même quand il rigole Alix, quelque chose pique au fond de ses yeux. Tu sens dans ses pupilles qu'il veut te battre au tennis ou à la guerre. Sauf que le tennis il est sûr qu'il sait pas faire. Il a toujours sa casquette rose délavée BRONX58 arrachée sur les côtés. Il est petit parce qu'il s'est musclé tout seul et qu'il a eu personne pour lui dire qu'il fallait un peu attendre que le corps pousse pour de vrai. Mais ça faut pas lui en parler. Quand on marche ensemble, je vois sa casquette qui dit oui et la fumée de ses roulées qui sort par blocs de sa visière. Il fait oui de la tête et marche vite, en pleine réflexion sur le monde ou sur les dalles qu'il compte pour garder toujours un nombre pair. Juste pour l'équilibre. Et quand les gens s'attendent à parler à un gosse à qui offrir une glace, ils se font électrocuter du regard s'il répond de ses 40 ans à leur pistache/vanille. Pour Alix, tout peut devenir un sujet de conflit. Il a une violence en lui, une violence sans mère. Y aller de force. Comme il est sorti. Comme il en partira. La meilleure façon de tuer Alix c'est d'être d'accord avec lui finalement.

Je termine ma bouteille de Spa. Alix s'assoit et se roule une clope.

On entend une toux. C'est Joseph qui est rentré. Le locataire de la chambre d'à côté. Un septuagénaire qui s'habille chic mais qui vit dans le living de l'appartement transformé en chambre parce qu'il a rien trouvé d'autre à bon prix dans le quartier.

La première fois que Joseph s'est présenté à moi, il m'a fait cadeau d'une dizaine de capsules de petit-lait en me disant de bien être prudente parce que dans cet immeuble on nous observe. Il est persuadé qu'il y a des caméras partout. Je ne sais pas si c'est de la proprio qu'il parle, ou de la voisine d'en bas qui ouvre la porte chaque fois que tu descends l'escalier pour parler pendant vingt minutes de Sarkozy qui lui aurait volé ses droits d'auteur.

Et puis il y a Bérangère dans l'autre chambre, qui part aussi manger tous les soirs aux Restos du Cœur. Elle me tend parfois toute fière une saucisse froide dans un sac plastique parce qu'elle est végétarienne et qu'elle aime pas gaspiller.

C'est vrai que ça se voit que Bérangère elle n'aime pas gaspiller. Le lit de Bérangère, il est un mètre en dessous du plafond parce qu'elle a tellement de choses entassées qu'elle dort le matelas dessus et niche sur son trésor comme une pie qui ne sait pas glaner. Parce qu'elle prend toujours des objets inutilisables, comme un bout de tuyauterie sans le robinet, ou une chausure sans sa paire.

Et puis la jeune de 16 ans, la petite fille du voisin

PIPELINE

d'en bas, qui vient des fois se réfugier chez moi car elle est enceinte du fils de l'imam du quartier qui veut lui crever le ventre pour sa crédibilité. Elle est pas bête ça c'est clair mais c'est une voleuse alors tout le monde la déteste dans mon immeuble. Moi elle me vole rien à part mon temps quand elle se réfugie la main serrée sur son gros bidon à l'air. Tout gros, tout prêt à être transpercé. Chaque fois ça me fait de la peine. Parce que ça se voit qu'elle a peur.

Alix écrase sa cigarette en écoutant le mollard de Joseph filer dans les canalisations. Depuis qu'il me connaît il m'a toujours vue ici. Il se dit que quand même, même s'il fait chaud, c'est une maison de cinglés. Il veut faire un tour. J'attrape une chemise, un jogging et je mets mes bottes qui traînent dans le couloir. J'ai la tête dans le hasard, mais lui veut sortir maintenant. Il me presse pour que je m'habille. J'aimerais bien un jus de citron. Je regarde un fond de bol. Il en reste deux. Faut qu'il me laisse un peu, je le rejoindrai. Il repart en douce comme il est arrivé. Je m'allonge.

Y a mon cœur qui tapine. Une excitation, la même qu'une frontière à passer. La différence c'est que t'as pas les soldats en pointillé et les tampons entrée/sortie. Les tampons ce sont les semelles des baskets. Quand tu passes d'un trottoir explosé tout plein de boue aux trottoirs remis à neuf. Donc on passe la frontière, tout simplement parce que là-bas, je n'y suis jamais allée. C'est la zone industrielle, c'est les pylônes qui fondront plus loin sur les terrains vagues, c'est le béton brut et les magasins discount, c'est les voitures sans essence et les oreilles qui se collent aux enceintes. C'est le service propreté qui crée des cimetières, c'est les terrains en jachère pleins de Capri-Sun et de chiendent. C'est le petit grillage, là, que me montre Alix. Un petit grillage avec un gros trou dedans, découpé par le bas à la pince coupante. Je dois y aller avec lui. Moi j'ai un peu de mal parce que je suis plus grande, mais je m'enfonçe dans le métal sans trop voir ni chercher.

PIPELINE

Juste accéder de l'autre côté, la capuche déjà mise bien en boule au-dessus de mon front pour être sûre de ne pas m'entailler la joue. Mes mains se ratent, s'enfoncent dans l'argile, et dans mes mains, tout mon poids en culbute, le jogging retenu par les tiges de métal. Je m'enfonce le coude dans la boue, avec mon survêtement tout fichu.

– On verra plus tard. Viens.

On passe à côté d'une cargaison de barres à mine. On suit un petit chemin près d'un gros trou de 10 mètres de profondeur sur un diamètre de 20 mètres.

– Fais attention ça glisse.

Ne pas tomber dans le trou, même si on a envie d'y plonger tout entier dans le néant. Dans le trou, il y a des fondations verticales. Quelques lumières éclairent le vide. Au loin : une pelleteuse. Alix m'arrête :

– Quand je te dis go tu cours au cul de la machine.

Il court et me fait signe. Je le rejoins et je me cale derrière la grosse roue de la pelleteuse. Il regarde à droite à gauche et file directement vers un petit muret plus loin. Il monte et s'y étale de tout son long pour récupérer quelque chose de l'autre côté : quatre gros bidons vides.

Il s'accroupit et attend quelques secondes pour s'assurer qu'il n'y a personne d'autre. Il se relève et revient au cul de la machine en regardant à gauche. Je dois surveiller. Il sort un tournevis de sa poche,

un morceau de tuyau d'arrosage replié de sa veste et tâte déjà le métal pour trouver l'entrée du réservoir. Les modèles il les connaît sur le bout des doigts. Ça se voit qu'il pourrait deviner les bouchons les yeux bandés, le regard à bout portant de ses mains moites. Je scrute autour en l'écoutant défoncer le plastique au tournevis. Il me file un bouchon orange tout arraché sur le côté.

– Un bouchon neuf c'est qu'il y en a dedans. Si les autres gens viennent, les bouchons sont forcément déjà éclatés.

Il enfonce le tuyau dans le réservoir. On attend la rencontre entre le tuyau et le liquide, l'oreille tendue en dehors. On entend un poc.

Il aspire dans le tuyau et un premier jet sort. Il dirige rapidement le tuyau dans le bidon. Un liquide écarlate. Qui brille. La lune est pleine. On le regarde s'écouler deux longues minutes. Puis le tuyau suffoque un peu.

– On n'a pas descendu le tuyau assez vite.

On entend un petit bruit. Alix me fait signe de l'attendre. Il part recroquevillé de l'autre côté de la machine. Une brise agite un arbuste au loin. Je tends l'oreille. Mais les bruits sont très légers. Trop pour un homme. Dans l'arbuste, quelques soubresauts. Je regarde autour de moi mais je ne vois plus Alix. J'attends quelques minutes en inspectant la machine. Je m'accroche à elle pour me donner un peu de contenance. Elle semble vivante. Alix revient.

PIPELINE

Il descend de nouveau le tuyau en rappel dans le réservoir. Il aspire deux trois fois.

– Tiens le bidon.

Du gazole sort.

– Il aurait dû me donner cinq bidons ce connard. Y a le plein.

Le connard, c'est un gars qui s'appelle Fetnat et qui lui rachète les bidons pleins pour son garage. On regarde le dernier jerrycan se remplir. Il retire le tuyau et s'adosse contre la roue de la machine avec moi.

– Alors ?

– Alors maintenant on attend.

Un halo de phares passe en faisant un petit appel de l'autre côté du muret, puis repart dans l'autre sens.

Alix ressort avec les quatre bidons. Il les monte un par un sur le muret en direction du halo. La voiture de l'autre côté du muret s'arrête. Une portière claque. Alix reste quinze secondes, puis revient sans rien, juste avec quelques billets dans la main droite. Les phares xénon tracent.

– Voilà. 50 pour moi, 30 pour toi. Si c'est ton plan c'est moite-moite OK ?

Pas vraiment le temps de réfléchir. 30 c'est peu.

– La prochaine fois plus de litres plus de thune, c'est toi qui vois.

On repart. Comme si de rien n'était.

Comme l'essence coûte plus cher, le mot siphonner connaît un pic de recherches sur Internet. Alix explique que maintenant c'est les particuliers qui se font exploser la serrure du réservoir. Alors comme pour les poids lourds, ils ne mettent plus de serrure, ou installent des alarmes, ou alors une lacrymo qui se déclenche automatiquement à l'ouverture. Et puis il y a eu le coup des aiguilles. Et les plus malins ont simplement décidé de ne plus faire le plein. De mettre le strict minimum dans le réservoir et de cacher leur bidon entre les petits pois et la farine, comme à la guerre.

Quand il siphonne et que les flics passent dans le coin, Alix s'arrange pour vider les bidons dans un regard. Il fait un sourire en damier avec sa tête de sale gosse et pense à sa thune perdue et aux égouts devenus tout coloriage. C'est finalement souvent comme ça que ça se passe. Un pour les égouts, un pour moi. Un pour les égouts, un pour moi.